



## CHRONIQUETTE

Quoique le grand chef de la rédaction du SAMEDI m'eût joué le tour du boniment du jour de l'an, je n'éprouvai la moindre rancune à son égard et l'invitai cordialement à venir tirer les rois, en famille.

Il refusa net et sec.

Ce refus m'étonna quelque peu et je voulus en connaître la cause. Après bien des taquineries il se rendit à ma demande et me conta l'histoire suivante :

\* \*

Le roi boit ! le roi boit !! Le Rrrroi boit !!!!  
Ah ! les monstres ! m'ont-ils fait assez souffrir avec ce cri là, un soir d'Epiphanie, il y a..... chut !..... C'était au temps où je n'avais pas encore *deux* poils blancs dans ma barbe.

D'ailleurs à l'époque en question, je ne portais pas encore une barbe, par cette simple raison que, malgré tous mes razors et l'application fréquente de graisse d'ours, elle ne devait surgir qu'une dizaine d'années plus tard.

Donc, un soir de Rois, il y a très, trop longtemps même, on criait à mes oreilles rouges de honte :

—Le roi boit ! le roi boit !! Le Rrrroi boit !!!!  
Et je buvais mes larmes.

Pourquoi ? ah ! voilà !... Parce que j'étais un jeune et timide enfant, et que je ne savais pas avaler les plaisanteries même les plus innocentes ; parce que toute émotion me faisait venir les larmes aux yeux.

Déplorable système nerveux !

C'est en vain qu'on essayait de me consoler ; je ne pouvais digérer ma subite élévation au trône,

## UNE VISITE



Jim. — Dépêche-toi Louis, mets ton soulier, j'entends Santa-Claus qui arrive.

ma royauté me pesait. J'aurais donné je ne sais quoi pour déposer la couronne.

Cruels soucis inséparables de la puissance ! C'est la leçon des grands !

Eh ! les avais-je désirés, du reste, ce rang suprême, cette distinction flatteuse ? Jamais.

Au contraire, comme on dit. Au moment où le gâteau traditionnel fit son apparition sous la blanche serviette, j'avais secrètement prié les divinités de détourner de moi ce calice. Faites — ô hasard ! m'étais-je écrié — à voix basse, — que la fève ne se trouve pas dans ma put de gâteau !

Rien qu'à l'idée que je pouvais être désigné par le sort pour présider l'assemblée, je pâissais, je rougissais.

Tous les yeux vont se tourner vers moi, brillants et malicieux, si je suis le roi ! songeais-je. Horrible moment ! Et puis, il faudra choisir une reine ? Jeter avec grâce la fève dans le verre d'une dame, qui se moquera de moi, qui rira, qui haussera les épaules de pitié, de dédain, peut-être ! Perspective épouvantable !

On retira d'abord la part du Bon Dieu et celle de l'absent. Puis ma petite cousine choisit sous la serviette les morceaux de la galette et les distribua à la ronde.

Je pris le triangle du gâteau qui m'échut d'une main tremblante.

Un instant j'eus une lueur d'espoir. Je ne sentais pas la fève sous mes doigts. D'ailleurs j'étais bien décidé à la jeter sous la table, si je la trouvais. Mais un de mes voisins, Chamillon — vous connaissez Chamillon le blagueur — se mit à dire :

C'est le petit qui Pa ! Je la vois !

Je dus tout avouer. Premier moment de honte ; le sang me bourdonnait, et mes oreilles me semblaient flamber.

— Allons, choisis ta reine me cria-t-on de tous côtés.

— Ma reine ! — Oh ! si j'avais pu me dérober par la fuite à cette désolante prérogative ! Les remords du gouvernement personnel m'apparurent dans toute leur force, alors, que faire ?

— J'aimais bien ma petite cousine. Et volontier je l'eusse prise pour ma compagne. Mais, dois-je le dire, j'étais, comme tous les jeunes gommeux, fasciné par la beauté imposante d'une dame qui aurait pu être ma mère et peut-être ma grand'mère.

Je mourais d'envie de l'embrasser. En un mot timide et romanesque, j'aurais de grand cœur, donné ma vie pour elle, comme disaient les héros de tous les romans que j'avais lus.

Mais la choisir pour reine, Elle ! et devant tout le monde ! Ah ! la rude tâche !

— Allons, allons, décide-toi ; voyons ?

Tous — les monstres — ils me pressaient, en riant, de dévoiler publiquement mes préférences.

Il fallait obéir ! D'un air gauche et profondément stupide, je mis la fève dans le verre de la dame en question.

On battit des mains. Je passai du rouge sombre à l'écarlate. Et la dame, entendant dire que la vérité sortait toujours de la bouche des enfants, se mit à sourire, fort gracieusement.

La reine choisie, il ne me restait plus qu'une formalité absolument terrible à remplir. Je devais donner à plusieurs reprises le signal de boire.

J'hésitai longtemps. Enfin profitant d'un instant de conversation générale et de joyeux tumulte, je portai mon verre à mes lèvres, à la dérobée, hélas ! je devais avaler la grandeur jusqu'à la lie.

L'infâme Chamillon m'aperçut, et de sa voix la plus forte, il se mit à glapir.

— Le Roi boit ! le Roi boit !! le Rrrroi boit !!!!

Ahuri j'avalai de travers et pensai mourir.

Les dames en fidèles sujettes, vinrent me rendre mille petits services, on me tapa dans le dos, on me fit boire des grands verres d'eau froide.

Enfin, *quand je revins à moi*, je rencontrai les regards courroucés et méprisants de ma Reine qui me dit :

## INDIGNITÉ PROFESSIONNELLE



Vagabond. — Madame vous m'avez nourri et habillé ce matin ; j'ai voulu vous en récompenser, ne touchez pas à ces caractères sténographiques.

Madame Lacharitable. — Que signifient-ils ?

Vagabond. — Qu'il y a deux hommes dans la maison et trois chiens féroces dans la cour. Ayez pas peur vous verrez pas un membre de la confrérie tant que ça restera sur votre clôture.

— Petit imbécile, quand on ne sait pas se conduire dans le monde on reste chez soi.

Pendant ce temps-là les autres hurlaient, chamillon en tête :

— L'embrassera ! l'embrassera pas !!

Je ne l'ai pas embrassée ; elle me faisait peur !

Depuis ce jour néfaste vous me croirez si voulez, Pomponnette, mais le souvenir de ma colossale timidité et de ma bêtise m'a toujours empêché de tirer les Rois. Je suis sûr que si la fève m'échait je serais aussi idiot que dans le temps.

\* \*

Rien ne vaut comme d'essayer, répondis-je au grand chef.

Et voi-là comment la rédaction du SAMEDI tirera les Rois en famille... journalistique.

POMPONNETTE.

## UN PARI

La scène se passe sur le boulevard Béranger.

M. X... se promène avec un de ses amis ; devant lui marche un ténor archi sifflé dans tous ses rôles ; il fredonne par habitude.

— Je parie, dit M. X..., à son ami, que je donne un coup de pied où vous savez à ce monsieur que vous voyez là, et qu'au lieu de se fâcher il me remercie.

— C'est que vous le connaissez, que c'est un de vos amis, car autrement...

— Je ne lui ai jamais parlé, il ne me connaît pas, répond M. X...

— En ce cas, c'est parié.

Les deux amis se tapent dans la main.

Aussitôt M. X... s'avance derrière le ténor, choisit bien son moment et lui lance le plus franc coup de pied qui ait jamais été donné.

Le ténor se retourne, étonné et furieux, s'avance vers M. X... qui, sans se déconcerter, retire poliment son chapeau et lui dit avec l'air du plus profond repentir :

— Excusez-moi, Monsieur, j'avais cru reconnaître la voix de mon ami Faure.

Ravi de ce compliment, — le premier qu'il ait jamais reçu, — le ténor ne put s'empêcher de répondre un : " Ah ! Monsieur, vous êtes trop bon ! " qui fit gagner son pari à M. X...

N. B. — Eviter de recommencer cette plaisanterie, qui, si elle était connue, pourrait avoir un dénouement moins aimable.